

# Le Petit Provençal

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Lundi 5 Novembre 1917

REDICTION ET ADMINISTRATION:

75, rue de la Darse, 75

MARSEILLE

Téléph. : Direction 2-90. — Rédaction 2-70, 90-90

Bureaux à Paris : 10, rue de la Bourse

48 ANNEE — 10 cent. — N° 14.883

**LES ANNONCES SONT REÇUES :**  
A MARSEILLE : Chez M. G. Allard,  
rue Pavillon, 31 et dans nos bureaux.  
A PARIS : à l'Agence Havas, place de  
la Bourse, 8.  
**ABONNEMENTS :**  
Etranger : 3 mois 6 mois 1 an  
France et Colonies : 8 fr. 15 fr. 28 fr.  
Etranger : 12 fr. 22 fr. 40 fr.  
Les abonnements partent du 1<sup>er</sup>  
et du 16 de chaque mois

## L'Étrange destinée de M. Clemenceau

M. Clemenceau sera-t-il un de ces jours président du Conseil ? La question, si elle avait été posée à brûle-pourpoint au cours des deux premières années de la guerre, eût fait frémir d'épouvante et d'horreur la plupart des gens que l'on qualifie ou qui se qualifient eux-mêmes de gens bien pensants. Eh ! bien, cette question qui naguère eût provoqué une sorte de scandale, voici qu'elle est posée aujourd'hui par ceux-là même qui se seraient effarés à l'entendre : on la trouve depuis quelques jours sous la plume de nos plus éminents confères de la presse conservatrice, M. Alfred Capus, après bon nombre de ses corrections politiques, vient de la poser à son tour en un de ses bulletins du Figaro, et d'ailleurs dans les termes les plus flatteurs pour le sénateur du Var.

C'est, si nous ne nous trompons point, la première fois de sa vie que M. Clemenceau se voit célébrer par les conservateurs comme un grand patriote et que ceux-ci font publiquement appel à lui comme à un sauveur. Au temps jadis, ces mêmes conservateurs l'accusaient volontiers de s'être vendu à l'Angleterre. Un peu plus tard, lors de la fameuse affaire, M. Clemenceau fut accusé d'être au service de l'Allemagne. Enfin, ainsi que nous le rappelions tout à l'heure, son nom fut voué à toutes les haines d'en bas et à toutes les malédictions d'en haut durant les deux premières années de la guerre. Les campagnes de l'Homme Enchaîné étaient présentées comme d'infamantes manœuvres développées au profit de l'ennemi : aux yeux du public bien pensant, le sénateur du Var faisait figure d'Antéchrist.

Il est manifeste que, depuis lors, M. Clemenceau est rentré en grâce auprès de ce même public. Ce n'est point qu'il ait renoncé à sa tâche habituelle, qui est de cribler de ses flèches à la pointe acérée tous les ministères et tous les ministres, sans oublier le président de la République. Mais pour l'heure, ce ne sont plus des dirigeants agréables à la réaction qui servent de cible au redoutable sagittaire. Et il n'en faut pas davantage pour expliquer le changement d'attitude de MM. Alfred Capus, Maurice Barrès, Léon Daudet et autres seigneurs de moindre importance à l'endroit de M. Clemenceau.

De tout ceci se dégage une bonne leçon de philosophie politique. Il y a quelques jours, M. Painlevé disait à la Chambre que « nos valeurs publiques, même après quarante-cinq ans de République, n'ont pas appris à notre démocratie à se discipliner contre la calomnie ». Et il ajoutait : « Les hommes politiques doivent subir désormais les attaques les plus injustes. Si vous interrogez l'histoire, vous verrez que les plus grands républicains ont connu des injures imméritées et les pires calomnies ». Le président du Conseil avait raison sans doute. Et s'il lui avait plu d'invoquer des exemples à l'appui de son affirmation, il n'aurait eu que l'embaras du choix, car il est peu d'hommes d'Etat républicains qui aient échappé aux campagnes infâmes de la réaction. Mais l'étrange destinée de M. Clemenceau devenu idole après avoir été épouvantail prouve qu'il est parfois pour les républicains calomniés de stupéfiant retours de fortune...

CAMILLE FERDY.

## La Conférence interalliée de Paris

Ce que dit M. Terestchenko  
Londres, 4 Novembre.  
Les plus grandes difficultés ont surgi au sujet de la délégation russe à la Conférence de Paris. M. Skobelev a renoncé à faire partie de la mission qui, on le sait, comptait en outre, M. Terestchenko, ministre des Affaires Étrangères.

Pétrograde, 4 Novembre.  
En rentrant du quartier général, M. Terestchenko a eu avec M. Kerensky un entretien qui a porté particulièrement sur la Conférence de Paris et où a été exposée l'attitude intransigente des éléments démocratiques à l'égard du ministre des Affaires Étrangères à la suite de l'exposé sur la politique extérieure fait par lui dans la séance du Conseil provisoire de lundi.

Ainsi que M. Skobelev a dû en faire part à M. Kerensky, les révolutionnaires, considérant comme impossible de participer à la Conférence de Paris, si le représentant officiel du gouvernement y expose les buts de guerre de la Russie sous un jour défavorable de celui des démocrates révolutionnaires.

M. Terestchenko, au cours de son entre-

ten avec M. Kerensky, a insisté sur la nécessité de trouver une issue au conflit que menace de mener soit le refus des éléments démocratiques, d'assister à la Conférence, soit la démission du ministre des Affaires Étrangères, toutes choses qui, a déclaré M. Terestchenko, seraient à éviter, ne sont pas désirables dans les conditions actuelles.

« Mais maintenant, il est désiré que M. Terestchenko fera des nouvelles déclarations complémentaires au Conseil provisoire dans la séance prochaine. De son côté, M. Skobelev a rendu visite, hier, à l'ambassadeur d'Angleterre.

## PROPOS DE GUERRE

### Le Sou de Papier

Nous nous plaignons du manque de sous. Que dirions-nous si nous étions à la place des Parisiens !

A Paris, quand on achète quelque chose dans un magasin, avant même que d'avoir sorti son portemonnaie de sa poche, le caissier vous pose une question qui est le plus souvent :

— Avez-vous quinze centimes, Monsieur ?

Comme on n'a pas les quinze centimes, le caissier, sans s'émouvoir, tend la main vers un petit carnet, avant même que d'avoir sorti un certain nombre de timbres-poste et vous les offre mêlés aux pièces d'argent qui constituent la monnaie de votre pièce.

Il est absolument superflu de protester sous prétexte que les timbres-poste se collent dans la poche ou que vous n'écrivez jamais ; les caissiers parisiens n'entrent pas dans ces considérations. Le timbre-poste, pendant la guerre, a cessé d'être un moyen d'affranchissement pour devenir un monnaie. Il est parfaitement reçu, dans un « bouillon », de laisser en guise de pourboire trois timbres « à quinze ». C'est devenu une chose courante, normale, contre quoi tout le monde proteste et à quoi tout le monde se soumet.

Le timbre-poste s'est ainsi métamorphosé en une sorte de petit chèque démocratique qui a cours partout dans la capitale de la France où les pièces d'argent coulent à la pelle et où les sous de cuivre sont rares comme les jours de soleil.

Mais quand je dis partout, j'exagère un peu, car il est un endroit où le timbre-poste n'est pas admis comme monnaie divisionnaire, c'est aux guichets de la Poste. Tous jours logiquement, l'administration postale connaît les timbres quand il s'agit de les donner, mais, malgré, ne les reconnaît plus quand il s'agit de les recevoir.

Le Parisien qui m'a conté ces petites misères ne s'explique pas pourquoi. Moi non plus.

ANDRÉ NEGIS

## A l'Association professionnelle de la Presse républicaine

Paris, 4 Novembre.  
L'Association Professionnelle de la Presse Républicaine, dans son assemblée générale de ce jour, a émis le vœu, en ce qui concerne la question du papier, que les journaux non quotidiens aient un représentant dans la Commission consultative du papier.

L'assemblée a voté à l'unanimité un ordre du jour précisant avec énergie contre les attitudes répétées aux libéraux les plus essentielles de la presse et « invitant » le gouvernement à imposer à la censure un esprit plus conforme aux traditions républicaines et aux principes des droits de l'homme et du citoyen.

## Le Combat naval du Cattégat

Stockholm, 4 Novembre.  
Selon le récit des hommes d'équipage d'un dragueur allemand arrivé à Falsenberg sur la côte ouest de la Suède, après le combat naval du Cattégat, ce serait huit dragueurs qui auraient été coulés par les Anglais. Le même récit confirme le coulage d'un croiseur auxiliaire allemand. Plusieurs croiseurs et quatre destroyers britanniques ont pris part à l'engagement.

## 1.191<sup>er</sup> JOUR DE GUERRE

### Communiqué officiel

Paris, 4 Novembre.  
Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant :

Au nord du chemin des Dames, l'activité de l'artillerie reste très marquée dans la région de Pinon-Vaucaillon.

Au nord-ouest de Reims un coup de main ennemi a été déjoué.

Sur la rive droite de la Meuse, à la suite du violent bombardement signalé dans le précédent communiqué, les Allemands ont prononcé deux attaques successives sur notre front, au nord du bois Le Chaume.

Nous ne sommes pas dispersés les assaillants et leur intention de fortes pertes.

Dans la région de Damour, un coup de main ennemi est resté sans succès.

Nos patrouilles ont fait un certain nombre de prisonniers.

Nuit calme partout ailleurs.

## LA GUERRE

### Une Attaque allemande échoue au nord du bois Le Chaume

L'ennemi tente en vain plusieurs coups de main sur divers points de notre front

Paris, 4 Novembre.  
Le Comité de Guerre s'est réuni ce matin à l'Élysée sous la présidence de M. Poincaré.

## LA SITUATION

De notre correspondant particulier  
Paris, 4 Novembre.

Les noms de Viçence, Trévis, Bellune, Padoue, Rovigo, Vérone, Mantoue, où s'illustrèrent les armées de Bonaparte en 1796 et 1797, et celles de Napoléon III en 1859, vont retenir sous la plume des écrivains militaires.

Le célèbre quadrilatère, base de toute tactique, tendant à barrer aux Autrichiens le chemin de la Lombardie, devient zone des futures opérations militaires. Le général Cadorna a résolu d'y arrêter l'ennemi sur la route de Milan et des Alpes à l'Est, et celle de Rome au Sud. Avec les concours des Français et des Anglais, il y réussira. L'habileté avec laquelle le duc d'Aoste a su dérober son armée à l'enveloppement de l'ennemi, l'énergie des soldats italiens qui se sont rapidement reformés, reconstitués, rétablis face à face aux Austro-Allemands en est le garant le plus sûr.

Sur le front de France, la victoire de la Malmaison porte ses fruits. Nos troupes s'organisent sur le terrain conquis, canal de l'Oise, région de Corbeny et rive sud de l'Ailette, d'où elles bombardent sans relâche les nouvelles positions allemandes. Il se pourrait, puisqu'il parle d'un recul élastique, que l'ennemi ne s'y arrête pas longtemps.

Les Allemands, qui ont attaqué en vain les positions britanniques de Passchendaele, ont, à la suite d'un violent bombardement, tenté, à deux reprises, d'enlever celles que nous tenons au bois Le Chaume, sur la rive droite de la Meuse. Ils s'y sont cassés bec et ongles.

Comme préface à l'hommage que nos écoliers rendront demain à Guynemer, le Times publie la statistique des avions descendus en octobre. Les Alliés ont pu inscrire deux cent quatre-vingt-un appareils boches à leur tableau. Le chiffre est coquet. On fera mieux pourtant.

MARIUS RICHARD

## SUR NOTRE FRONT

### Les Allemands expliquent l'abandon du Chemin des Dames

Bâle, 4 Novembre.  
La Gazette de Francfort du 3 écrit, au sujet du recul allemand de l'Aisne :

Les raisons de cette mesure sautent aux yeux : après le recul derrière Vauxaillon-Flain, notre ligne sur le chemin des Dames était en fait, évidemment, le murait pas étanche de la défense, mais cela aurait pu coûter de sensibles sacrifices. Par suite du raccourcissement de front, nous libérons des forces qui peuvent être employées en d'autres endroits. C'est dans un événement qu'on peut comparer au célèbre recul d'Hindenburg sur la ligne Siegfried.

## Dans les Flandres

### Communiqué officiel anglais

4 Novembre.  
Les Irlandais ont réussi un coup de main, la nuit dernière, au sud-est d'Harvillcourt.

Deux raids allemands dans la région de Monchy-le-Preaux, ont été repoussés.

Sur le front de bataille, de petits détachements de nos troupes se sont parés de deux points fortifiés : l'un à l'est de Broeckseinde, et l'autre au sud-est de Poelcappelle.

## L'incorporation de la Classe 19 en Allemagne

Paris, 4 Novembre.  
Les lettres de prisonniers confirment que l'incorporation de la classe 1916 a commencé en Allemagne le 1<sup>er</sup> mai-juin, dans la région de Posen ; au juin, dans la région de Lahr ; en août, dans la région de Sarrebruck.

Carte du 13 juin, datée de Freilachdorf (7) dimanche : « Nous avons été à Darmstadt (18) région de Sarrebruck. Richard jusqu'au chemin de fer. Ce n'étaient que des enfants. C'est une honte que si de jeunes gens partent en campagne ».

## Un nouvel Engin allemand

Un navire sans équipage dirigé par T. S. F.  
Londres, 4 Novembre.  
La destruction, signalée par l'Amirauté, d'un navire à grande vitesse, dirigé par l'électricité, au large des côtes belges, a causé ici, cet après-midi, une certaine surprise, et les experts navals interrogés n'ont pu donner au sujet de cet engin nouveau employé par les Allemands, aucune précision.

Le commandant Bellairs, membre du Parlement et officier de marine, croit que le navire en question naviguait sans équipage et était dirigé par sans fil, soit du rivage, soit par un esquivier aérien.

Son rôle serait alors d'éprouver et de faire sauter les navires contre lesquels il est mis, exactement comme une torpille géante.

## Les Empires du Centre vont faire des offres de paix à l'Italie

Londres, 4 Novembre.  
Une dépêche de Rome dit que l'on s'attend à recevoir des offres de paix des puissances centrales. Ce télégramme dit :

« Il ne semble pas que ce soit le moment de s'occuper sur des questions politiques, tous les yeux étant tournés vers les plaines du Frioul et la Vénétie. »

« Il est cependant nécessaire d'examiner et d'expliquer les tendances politiques, car il est presque certain qu'une offre de paix de l'Allemagne et de l'Autriche à l'Italie est une question de semaines, sinon de jours. »

## L'Amérique contre l'Allemagne

Un meeting pour la guerre à New-York  
New-York, 4 Novembre.  
Dans un énorme meeting qui a eu lieu hier soir, au Carnegie-Hall, sous les auspices de

## Les Succès anglais en Palestine

Paris, 4 Novembre.  
L'offensive de Gaza qui a été minutieusement préparée par nos alliés britanniques, s'est déclenchée il y a quatre jours, par une grosse opération de cavalerie. Celle-ci a abouti à la prise de Suddi-Bahr, point fortifié où les Turcs appuyaient leur extrême gauche.

Avec les troupes britanniques sous le commandement en chef du général Sir Edmund Allenby, commencent un important contingent français sous les ordres du général... Gaza est considéré comme la clef de Jérusalem. On assiste à l'importance extrême de l'opération.

## SUR LE FRONT ITALIEN

### L'ennemi tenu en échec sur le Tagliamento

Milan, 4 Novembre.  
Il se confirme que Cadorna serait décidé à garder la ligne du Tagliamento sans recourir à un nouveau recul sur la Piave.

Communiqué officiel  
Rome, 4 Novembre.  
Le commandement suprême fait le communiqué officiel suivant :

Sur la ligne du Tagliamento, activité d'artillerie d'une rive à l'autre du fleuve. Par des contre-attaques et par nos tirs nous avons réagi contre la pression plus prononcée et continue que l'ennemi exerce contre notre aile gauche.

Dans la région de Giudicarie, des détachements ennemis qui, après une forte préparation d'artillerie, ont attaqué nos postes avancés dans le val Daone et dans le val Giumenta, ont été repoussés après une lutte acharnée. Quelques prisonniers sont restés entre nos mains.

Pendant la nuit du 2 au 3, nos avions ont volé sur la gauche du Tagliamento et ont détruit des dépôts de munitions que nous n'avions pas pu emporter pendant la retraite. Deux appareils allemands ont été abattus hier par nos avions sur Oderzo et sur Codroipo.

L'arrivée des troupes françaises  
Turin, 4 Novembre.  
L'arrivée des troupes françaises, dans la zone des armées, a soulevé partout un enthousiasme sans bornes, parmi les populations des villes qu'elles ont traversées, qui ont admiré leur tenue magnifique et ont acclamé leur présence, comme un page de jours meilleurs.

Tout particulièrement touchant a été le passage dans une ville historique d'un régiment français qui défila devant la statue de Garibaldi, autour de laquelle étaient rangés plusieurs vétérans italiens dont plusieurs avaient combattu avec les Français à Solferino.

Vieilles chemises rougées et capotes bien horizon, fraternisèrent dans une émotion générale.

Le maître de la ville lança cette proclamation :

Citoyens, nos frères d'armes de France sont parvenus à une heure grave, encore une fois, noble sang de la France demandée à se confondre avec le sang de l'Italie, sur les champs de bataille de la sainte cause humaine. Notre drapeau, dont le nom est lié aux gloires de l'armée française, doit lui donner à nouveau la preuve de ses sentiments hospitaliers à son regard.

## Lloyd George en Italie

Londres, 4 Novembre. (Officiel)  
M. Lloyd George est parti pour l'Italie. Il est accompagné par les généraux Robertson et Smuts et par d'autres officiers.

## La situation s'améliore

Rome, 4 Novembre.  
Les nouvelles qui viennent du front sont rassurantes au sujet de l'organisation et de la valeur combattive des troupes qui forment une solide barrière contre l'ennemi.

On croit, dans les milieux militaires, que toutes les divisions allemandes concourant sur le front italien ne sont pas encore entrées en action.

## Les effectifs allemands

Romé, 4 Novembre.  
On évalue à une dizaine le nombre des divisions qui ont effectivement participé à l'offensive et à une douzaine le nombre des divisions qui seraient tenues en réserve, ce qui porterait à 22 le nombre des divisions allemandes dirigées vers le front italien.

## Les Bulgares à la rescousse

Berne, 4 Novembre.  
D'après les dernières nouvelles venues d'Autriche, les empires du centre vont remplacer les troupes turques sur le front italien par des unités bulgares. Les unités turques seront envoyées sur le front de Macédoine.

## La colère allemande au Kaiser

Bâle, 4 Novembre.  
Tout le télégramme adressé par l'empereur allemand au général d'infanterie Otto von Below, commandant la 1<sup>re</sup> armée.

Sur les champs de bataille de la haute Italie, côté à côté avec nos fidèles frères d'armes et alliés austro-hongrois, les troupes allemandes...

## mandes placés sous votre commandement

ont percé les fortes positions tenacement défendues des Italiens sur l'Isorio moyen et ont résisté aux attaques des Alpes Julienne.

Dans une poursuite inlassable à travers la plaine du Frioul, le Tagliamento a été atteint. Les arrière-gardes des Italiens opposant une résistance héroïque, ont été vaincues et les chemins défoncés n'ont pu retenir la rapide force victorieuse de votre armée.

Notre ancien allié italien a appris ce que la force allemande et la culture allemande sont capables de faire. Avec moi la patrie remercie ses fils incomparables. En avant, avec Dieu !

## L'union sacrée en Italie

Rome, 4 Novembre.  
Le groupe parlementaire socialiste a décidé d'intensifier et d'étendre ses efforts en même temps que toutes les organisations du Parti socialiste officiel en faveur des œuvres d'assistance et de secours.

## Les manifestations de solidarité nationale

Rome, 4 Novembre.  
Les manifestations de solidarité nationale continuent. Les journaux parlent d'un manifeste qui serait adressé par le Parlement au pays pour inviter au calme et à la confiance.

Le groupe parlementaire socialiste a discuté hier la question de savoir si un appel dans le même sens serait adressé aux populations. Suivant le *Messaggero*, l'ordre du jour voté, tout en affirmant de nouveaux principes de la politique socialiste, par rapport au parti socialiste, a encouragé le peuple qui combat pour la défense de son existence et de sa liberté.

On assure que les députés Turati, Trèves et Graziani, ont soulevé avec eux la question de la nécessité de la concorde nationale en ce moment avec la participation du Parti socialiste.

On commente beaucoup l'acte de M. Orlando qui a consisté à envoyer aux trois présidents du Conseil précédents, MM. Boselli, Salandra et Giolitti, un télégramme invitant à l'union de tous les partis.

## DANS L'ADRIATIQUE

New-York, 4 Novembre.  
Le correspondant de l'Associated Press au quartier général de l'Armée italienne (Italie septentrionale) déclare que :

« Le communiqué naval d'hier soir mentionnait une activité intense dans le golfe de Trieste. Pendant que l'attention était surtout portée sur les deux fronts de la zone de Venetie et du Trentin les autorités ne perdent pas de vue le fait que la flotte a un front de mer sur l'Adriatique, que de nombreux experts croient être le clé de voûte de la situation. Le changement radical produit ces derniers jours par la retraite de l'armée sur un nouveau front, à l'ouest de la rivière du Tagliamento, a amené à l'égard de la zone de l'Adriatique supérieure, s'étendant le long du golfe de Trieste, de Montecarlo à l'embouchure du Tagliamento.

La flotte italienne sous le commandement du duc des Abruzzes, s'était brillamment emparée de l'important point stratégique naval de Grado, et de la vaste lagune, occupant ainsi tout le front du golfe sur une étendue de quarante kilomètres, jusqu'à Montecarlo, d'où elle contemple Trieste, le grand port de l'Adriatique supérieure, éloigné de huit kilomètres seulement de la côte.

Les autorités navales de l'Entente feraient bien de prendre rapidement et sérieusement en considération les possibilités navales de l'Adriatique, car on soutient que ce serait un avantage décisif de toutes les opérations navales de l'Entente.

La raison en est que l'Autriche ne peut absolument pas recevoir de renforts navaux de l'Allemagne, toutes les routes maritimes étant contrôlées par l'Entente, tandis que ces routes sont ouvertes à cette dernière pour lui permettre de rassembler des flottes qui contrôlent certaines parties de la zone autrichienne. L'Autriche compte garder ses grosses unités dans ses ports, c'est ainsi que jusqu'à présent aucun navire important n'a été détruit.

Si la flotte italienne était renforcée dans l'Adriatique par les flottes de l'Entente, les experts disent que les hydroplanes obligés de fuir les vaisseaux de la flotte de l'Entente, amèneraient sous le feu des flottes alliées. La flotte autrichienne a une fois échoué, la maîtrise de l'Adriatique échapperait à l'Autriche, car les unités de l'Entente, se trouveraient alors sous le contrôle des flottes alliées.

## Les Scandales de Paris

### L'AFFAIRE DU « JOURNAL »

#### Bolo attaque Humbert pour abus de confiance

Paris, 4 Novembre.  
Nous avons dit que Bolo pacha avait adressé au président du Tribunal de la Seine, une requête appuyée par une note de M. Jacques Bonzon, où il demandait la commission d'un avocat et d'un huissier, pour assigner, d'une part, M. Charles Humbert en abus de confiance, et d'autre part, M. Charles Humbert et le gérant du journal en diffamation.

M. Servin a rendu une ordonnance commandant l'avoué et l'huissier demandés.

Dès qu'il a été en possession de l'ordonnance afférente au point sur lequel il triomphe, M. Jacques Bonzon a adressé au président de la Chambre des avoués, la lettre que voici :

Paris, 3 Septembre 1917.

Monsieur le Président,

Vous avez dû recevoir l'ordonnance par laquelle le président du Tribunal de la Seine a commandé un avoué et un huissier, pour occuper au nom de mon client, Paul Bolo pacha, dans une instance que celui-ci veut engager contre M. Charles Humbert et le gérant du journal en diffamation.

L'affaire est de toute urgence. Il faut que l'assignation présentée pour le Tribunal correctionnel soit présentée lundi 5 novembre au Parquet de la Seine.

Inés lui dénie d'avoir été, d'ailleurs, ni assigné, ni assigné.

Et cette phrase admise au lui pourrait-on croire qu'il courait ainsi au-devant de sa perte ?

Volontairement ?

Par repentir... par seul désir d'explication ?

Inés lui dénie d'avoir été, d'ailleurs, ni assigné, ni assigné.

Cependant Pierre affirmait que l'opération avait été parfaitement exécutée, qu'une esquisse assidue avait été extraite, que la guérison ne faisait plus lui aucun doute.

(La suite à demain.) PAUL ROUËL.

## Feuilleton du Petit Provençal du 5 Novembre

### LE Roman de Christiane

#### TROISIÈME PARTIE PÈRE ET FILS

Le malade était manqué d'une fièvre cérébrale ou d'une méningite.

Dans sa longue carrière, sur une centaine de préparations qu'il avait faites, deux cas semblables seulement s'étaient produits... et tous deux avaient été suivis de mort.

Qu'allait-il en résulter pour lui s'il en était de même cette fois ?

Son angoisse était affreuse.

Il la dominait pourtant en partie.

Pierre demandait :

— Vous craignez donc une fièvre cérébrale ?

— Oui.

Le jeune homme blémassait.

Il savait bien, lui aussi, que si cette éventualité, redoutée par le chirurgien, se produisait, c'était la mort presque inévitable.

La mort qu'un miracle seul pouvait empêcher.

## Les deux hommes, le père et le fils, restent face à face, absorbés dans la même crainte tragique.

Tous deux songeaient à la terrible responsabilité morale qu'ils avaient encourue l'un et l'autre.

Pierre se disait :

— Roger vivait heureux et tranquille, en somme, dans son inconscience, et par ma faute, puisque c'est moi qui ai voulu cela... la mort va peut-être le prendre.

« C'est moi qui l'aurai condamné... »

« A l'insu de ma mère ! »

Puis, et alors qu'il se sentait parcouru de frissons d'angoisse :

— Et quand elle saura... souffrir comme elle est... qui sait si elle ne mourra pas à son tour ?

Il dut se soutenir un instant au dossier d'un fauteuil, car il lui semblait que ses jambes allaient se dérober sous lui.

Mais Servières s'approcha :

— Il faut avoir du courage, mon enfant, déclara-t-il.

Puis, lui prenant les mains :

— Nous avons tous les deux, vous et moi, fait notre devoir... S'il y a une justice au ciel, il n'est pas possible qu'une épreuve aussi terrible nous soit imposée... S'il n'y en a pas... nous saurons que l'un et l'autre nous n'avons rien à nous reprocher... Promettez-le-moi, moi qui suis votre père.

— Je vous le promets, mon cher maître.

— Il me serait particulièrement pénible,

## continua le vieillard d'une voix qui se cassait par instants, qui il me serait particulièrement pénible de penser que vous pussiez un jour, vous, me croire coupable d'imprudence ou de négligence.

Et Pierre touché, au milieu de son inquiétude, au milieu de sa frayeur, touché par ce sentiment qui, s'il l'eût analysé, lui eût paru peut-être singulier... peut-être étrange... Pierre déclara vivement :

— Supposer cela serait me faire une injure. Si ce malheur que vous redoutez, mais auquel je ne veux pas croire encore... se produisait, le respect... l'admiration... la reconnaissance que j'éprouve pour vous... n'en seraient ni moins profonds, ni moins sincères, de vous le jure.

— Ah ! merci... merci... murmura Servières, qui ajouta tout bas pour lui-même :

— Peu m'importent les jugements des autres si lui veut m'absoudre !

Lui, mais, qui étaient restées l'une dans l'autre, se détachèrent.

Le vieillard était redevenu calme.

— Accompanyez-moi vers lui, dit-il.

Une fois encore il répéta :

— Soyez courageux.

Les sortirent, s'engagèrent dans les couloirs.

Roger était étendu sur son lit... la tête enlevée de pansement et surmontée d'un ballon de caoutchouc rempli de glace.

N'essant été ces brassaillements étranges qui, agitant les diverses parties de son

## visage... le faisaient tiquer continuellement... son sommeil eût paru paisible.

— Le souffle était presque régulier.

— Voyez, murmura Servières.

L'aide assis auprès du lit quittait la place qu'il occupait.

Et Pierre s'approcha, se pencha.

— Il n'y a presque pas de fièvre... pas de délire.

— En effet... Mais soulevés les paupières.

Le jeune homme obéit.

— Oui, murmura-t-il... du strabisme s'accuse...

— Et c'est cela qui m'inquiète.

De nouveau tous deux se turent.

Quelques minutes plus tard, ils sortaient de la chambre.

— Demain, murmura Servières... demain, nous serons fixés.

— Et d'ici là ?

Le vieillard eut un douloureux geste d'impuissance.

— L'ajoute, après un instant, avec un accent de prière :

— Jusqu'à demain, il faut cacher votre inquiétude à votre mère...

— Certes, murmura Pierre qui tremblait... je la lui cacherais tant que je le pourrais... car une telle révélation aujourd'hui serait terrible pour elle.

Les lèvres de Servières eurent une crispation de souffrance.

Il songea :

— Comme elle l'aime toujours !

## Puis le jeune homme prit congé après que Servières eût encore répété avec une insistance qui eût dû paraître vraiment singulière au jeune homme :

— J'ai votre parole que, quoi qu'il arrive, vous me conserverez votre confiance entière, absolue ?

— Oui... oui... affirma Pierre en lui serrant la main.

Il était entré dans cette maison plein de confiance et d'espérance.

Il en repartait les traits altérés, le cœur crispé d'appréhension et d'angoisse, se répétant :

— Ce serait ma faute... ce serait ma faute...

Cette inquiétude qu'il ressentait, allait-il pouvoir la dissimuler à sa mère... lors de son retour à la villa de Saint-Cloud ?

... Lorsque Inés allait le presser de questions... saurait-il mentir ?

... Et sourire pour la rassurer lorsqu'une angoisse mortelle était au fond de son âme ?

La créole l'attendait avec l'impatience que l'on devine.

Tant de douleurs... tant de mauvaises pensées... avaient traversé son esprit depuis la veille !

Pendant de longues heures d'insomnie, au cours de la nuit, elle s'était laissée aller à tant de suppositions !

La bonne foi de Servières restait dou-

## teux pour elle ; ou bien alors il avait cru à son pardon à elle.

Il avait cru que, rendant Roger Darmon à la raison, celui-ci ignorerait que cette inconscience dans laquelle pendant tant d'années il était plongé, était la conséquence d'un crime.

Evidemment c'était d'elle seule, Inés, que cela dépendait.

Mais... après de nouvelles réflexions :

— D'elle seule non... puisque Pierre, lui aussi, savait que l'opération avait été accomplie. Or, en revenant à la raison, Roger tout de suite n'aurait-il pas fait connaître Servières comme étant ce premier opérateur et, par suite, aux yeux du jeune homme le coupable ?

Si Servières était trop sensé pour ne pas avoir songé à cela.

Et cette pensée admise au lui pourrait-on croire qu'il courait ainsi au-devant de sa perte ?

Volontairement ?

Par repentir... par seul désir d'explication ?

Inés lui dénie d'avoir été, d'ailleurs, ni assigné, ni assigné.

Cependant Pierre affirmait que l'opération avait été parfaitement exécutée, qu'une esquisse assidue avait été extraite, que la guérison ne faisait plus lui aucun doute.

(La suite à demain.) PAUL ROUËL.

